

LES ANCIENS ET LES MODERNES

Jean-Louis Dufays

L'enseignement du français est depuis quelque temps le terrain de l'énième avatar d'une certaine querelle.

A ma droite les Anciens : le cours magistral, les matières solides déterminées une fois pour toutes, le prof autoritaire et indiscuté, la classe uniforme, le souci massif et exclusif des apprentissages de base.

A ma gauche les Modernes : la parole laissée aux élèves, le parcours fluctuant selon les classes et les années, le prof animateur, les classes éclatées, la multiplicité des options possibles, l'accent mis sur la compréhension et les méthodes de travail.

Partout, dans les journaux, dans les ministères, dans les écoles, au sein des conseils de classe et de niveau, les deux factions se rencontrent, s'affrontent, en viennent aux mots. Les premiers reprochent aux seconds d'avoir nivelé l'enseignements par le bas, d'être les responsables du déclin de l'orthographe, de l'oubli des bons auteurs et de la perte des valeurs d'unité et de continuité. Les seconds accusent les premiers de scléroser l'enseignement et la culture, de ne pas valoriser suffisamment les élèves, de recourir à des méthodes ennuyeuses et paralysantes.

Devant un tel conflit, il est difficile de rester neutre. Un de mes amis, de tempérament optimiste et animé d'un intense désir de faire bouger les choses, fut séduit par le discours intelligent et enthousiaste des Modernes. Il s'afficha donc comme un prof de français moderne et se mit à donner des leçons modernes. Il conçut son cours comme un grand parcours, organisa moult travaux de groupes, laissa une bonne place aux exercices ludiques et aux interventions d'élèves qu'il valorisait sans cesse... Cela ne marchait pas trop mal. Pourtant mon ami n'avait pas la conscience nette. Il trouvait la nouvelle génération fort différente de la sienne. Nulle trace chez ces élèves de l'ennui qu'il avait lui-même connu par rapport aux matières traditionnelles. Un élève lui avait dit : pourquoi ne consacrons-nous pas plus de temps à l'orthographe ? Un autre avait demandé : quand verrons-nous Racine cette année ? A bien y regarder, il s'aperçut que les cerveaux de ses pupilles étaient saturés d'informations nouvelles, de connaissances médiatiques assez superficielles, et aussi de fantaisie. Il lui semblait déceler par contre-coup une soif de sérieux, de traditions, d'enracinement. Certains discours dogmatiques qu'il entendit tenir autour de lui par des tenants de la pédagogie moderne achevèrent de le convaincre : après quinze ans de rénovation progressive, un glissement important s'était produit dans les mentalités.

D'instrument de combat, la méthode des Modernes était devenue un outil de pouvoir. De fil en aiguille, les idées novatrices avaient réussi à s'imposer. Et voilà qu'elles subissaient ces mutations perverses qu'entraîne toute prise de pouvoir : elles devenaient totalitaires et arrogantes. Totalitaires

parce que l'adoption de l'enseignement rénové par l'écrasante majorité des écoles belges avait fait de ce modèle l'unique auquel il fût possible de recourir. L'innovation était devenue la loi toute-puissante de l'institution scolaire. Elle n'était plus l'objet d'un choix, mais une contrainte. Arrogantes parce que cet enseignement tendait désormais à s'affirmer comme le seul valable. Certes, cette présentation n'était pas neuve. Mais tant qu'elle avait été proclamée en position de faiblesse, elle avait une valeur stratégique. Affirmée en position de force, elle devenait de l'intolérance.

Le constat de cette mutation devait amener mon ami à réviser quelque peu son opinion sur l'enseignement dit traditionnel. Il se rappella la rigueur intellectuelle de ses anciens maîtres, leur goût pour l'histoire et la philosophie, leur souci de l'humain. Il ne s'agissait certes pas de nier les acquis de la rénovation, mais les persécutions dont elles étaient l'objet donnaient à certaines des valeurs anciennes un surprenant regain de jeunesse et de charme.

Mon ami lut alors l'essai d'un des maîtres à penser de la rénovation, Neil Postman : *Enseigner, c'est résister* (1). Ce livre confirmait avec maîtrise ses intuitions et les érigeait en système. Le retournement de veste, l'alternance idéologique, ou pour parler comme Postman, la philosophie du thermostat, n'apparaissait pas comme une trahison, mais comme la seule attitude défendable face au tourniquet de la vie. Car aucun modèle abstrait ne détient la vérité en soi. Il n'est jamais naturellement meilleur d'être un Moderne ou un Ancien, pas plus qu'il n'est meilleur d'être de gauche ou de droite : il y a seulement là deux attitudes opposées qui ont chacune leur pertinence dans des contextes donnés, et qui toutes deux répondent à des besoins réels. Sans doute avons-nous un semblable besoin d'ordre et de liberté, de raison et de fantaisie. Affirmer un seul de ces besoins et nier l'autre serait absurde. Mais certains besoins se font plus pressants dans certaines situations. Tout est affaire de contexte. «Ce qu'il faut, dit Postman, c'est une alternance à ce que la culture est en train de faire» (2). Tant que l'enseignement traditionnel avait imposé ses modèles de manière arrogante, l'attitude intelligente consistait à le contester de toutes ses forces. Mais maintenant qu'il faisait figure d'exclu et qu'on méconnaissait ses mérites, il devenait urgent de le défendre. Bien sûr, il n'était pas question de ce retour naïf et abrupt aux «apprentissages de base» que préconisaient les idéologues de l'Education Nationale. Il s'agissait seulement de lâcher du lest, de déplacer provisoirement les accents afin de maintenir un équilibre.

Imperceptiblement, mon ami se mit ainsi à soutenir certaines thèses jadis pourfendues et à adopter face à ses classes des attitudes nouvelles : cours plus *ex cathedra*, enseignement de matières dites classiques (l'histoire littéraire, la mythologie antique, la biographie des écrivains...), exigences de travail accrues envers les élèves... Il en est là aujourd'hui. Ses élèves semblent satisfaits. Il devrait l'être aussi. Malheureusement, un soupçon le gagne. Un peu partout, on augmente le nombre d'élèves par classe, on supprime des options, on impose de «nouveaux» programmes calqués sur ceux des années cinquante. Le rénové redevient le pelé, le galeux qu'il était à ses débuts, et les Anciens retrouvent le ton triomphaliste qu'ils avaient temporairement perdu. Décidément, rien ne dure en cette fin de siècle. Il va falloir que mon ami revoie une nouvelle fois ses positions.

(1) Le Centurion, 1981.

(2) *Idem*, p. 69.